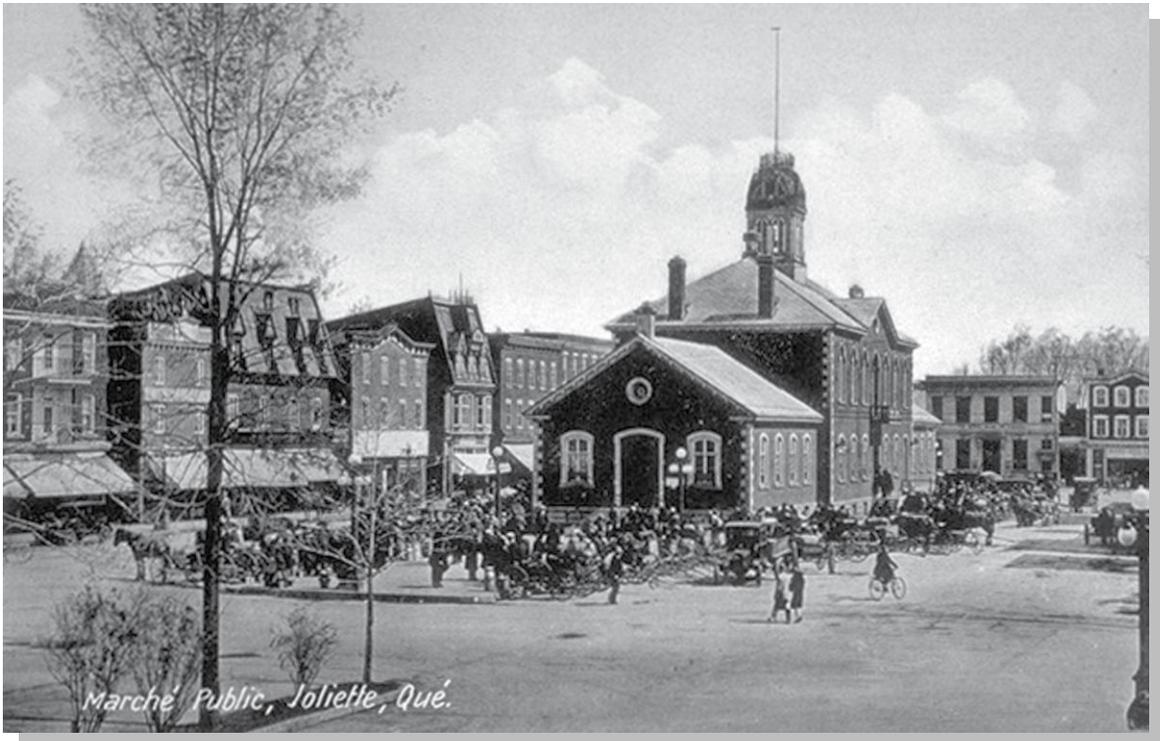


Le Messenger

Volume 1 – NUMÉRO 57

**Bulletin de la Société d'histoire
de Joliette – De Lanaudière**



Le vieux Marché de Joliette, construit en 1874 et démoli en 1963.

***Colligite fragmenta ne pereant
Ramasser les parcelles avant
qu'elles ne se perdent***

Juin 2018
ISSN 1718-0481



VÉRONIQUE HIVON
Députée de Joliette

ASSEMBLÉE NATIONALE

BUREAU DE CIRCONSCRIPTION
970, rue Saint-Louis, Joliette Québec J6E 3A4
veronique.hivon.joli@assnat.qc.ca
450 752-6929
veroniquehivon.org

[f VeroniqueHivon](https://www.facebook.com/VeroniqueHivon) [@vhivon](https://twitter.com/vhivon) [#hivon](https://www.instagram.com/vhivon)



Gabriel Ste-Marie
Député fédéral de Joliette

Circonscription
436, rue Saint-Viateur
Joliette (Québec) J6E 3B2

Tél. : 450 752-1940
Télec.: 450 752-1719
S. F. : 1 800 265-1940
gabriel.ste-marie@parl.gc.ca

BLOC
Québécois

Le Messenger vol 1 numéro 57

ISSN 1718-0481

Responsable de la rédaction :

Jean Claude De Guire,

Directeur général et archiviste

Collaborateurs :

Guillaume Petit, membre

Claude Perreault, historien et président

MOT DE LA DIRECTION

Farniente à la terrasse, jus de fruits alcoolisé et le nez dans les fleurs! Voici le temps des pétunias, des pivoines, des hostas, des roses et des moustiques. De quoi rêvasser en hamac parce que toute l'équipe de la Société d'histoire a bien travaillé! A preuve, cette nouvelle de la Direction générale de Bibliothèque et Archives nationales du Québec venue en mars dernier couronner les efforts de notre équipe de direction passée, présente et à venir...je vous laisse découvrir cette annonce tant attendue ci-dessous!

Ensuite partons ensemble du côté de Chertsey pour une découverte peu commune du point de vue patrimonial dans la région de Joliette : des fouilles archéologiques menées par un amateur enthousiaste, en surface d'un terrain privé. Si la vie des moulins pique votre curiosité vous serez comblé et pourrez même visiter les lieux en septembre.

Enfin, parce que notre petit voyage du 4 juin dernier au cœur de trois monuments historiques à l'est du Vieux-Montréal fut un succès, nous avons cru bon d'en rapporter le meilleur et vos éloges en mots et photographies et de revenir sur deux personnages étonnants, liés aux artefacts découverts durant notre visite au Musée du Château Ramezay : Ucal-Henri Dandurand et Louis-François-Georges Baby.

Bon et bel été 2018!

La Société d'histoire de Joliette – De Lanaudière : un service d'archives privées maintenant reconnu par Jean Claude De Guire

Le 12 mars dernier, notre société d'histoire franchissait une étape importante du point de vue institutionnel. Une étape ayant le goût de la maturité! La présidente-directrice générale par intérim de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ), madame Geneviève Pichet, nous annonçait que le Conseil d'administration de Bibliothèque et Archives nationales du Québec avait approuvé le 26 février dernier la demande d'agrément de notre service d'archives privées déposée le 12 octobre 2017.

Du même souffle, la conservatrice et directrice générale des Archives nationales de BANQ, madame Hélène Laverdure, nous transmettait quelque jours plus tard notre certificat d'agrément pour la période 2018-2020.

En quoi consiste cet agrément?

L'agrément d'un service d'archives privées comme celui que la Société d'histoire gère consiste en une reconnaissance par BANQ, du professionnalisme et de la qualité du travail effectué au sein du service d'archives. C'est en fait le sceau étatique qui, depuis 1990, reconnaît le service d'archives privées (SAPA) en cause comme un partenaire privilégié dans la conservation et diffusion d'un patrimoine archivistique historique donné. Une trentaine de SAPA existent au Québec dans douze régions administratives.



Comment l'avons-nous obtenu?

Exister depuis 1929 ne suffit pas à l'obtention d'un sceau de qualité. La possession de fonds d'archives aussi précieux soient-ils non plus. Des critères de qualité et de performance doivent être rencontrés et la preuve écrite doit être déposée dans un délai prescrit. Un comité de BANQ s'y penche et rend son verdict. Le formulaire de demande d'agrément d'un service d'archives privées est composé de 9 sections : outre les renseignements généraux, la mission, les mandats et la couverture territoriale du service d'archives, on doit expliquer les enjeux de notre politique d'acquisition en tenant compte de nos partenaires régionaux et calculer la quantité d'archives acquises

dans la dernière année financière complétée et celles traitées, c'est-à-dire décrites pour les fins de diffusion. Ensuite, la description qualitative et quantitative des 10 principaux fonds apparaît. Tous les indicateurs de mesures liés à la conservation, comme ceux touchant la température et l'acidité, sont présentés ainsi qu'une description physique des lieux de travail. Enfin tous les modes de diffusion sont pris en compte ainsi que leurs impacts chiffrés sur les usagers. Chaque demande de service compte évidemment. Finalement un tableau résumant les ressources humaines actives et un second sur les orientations pour les deux prochaines années sont demandés.

Le formulaire déposé est accompagné de lettres patentes, de résolutions, de preuve d'assurance, d'une politique d'acquisition à jour, de prévisions budgétaires, etc.

Il faut ajouter et souligner que l'aide financière du milieu de l'organisme, comme celui de la Ville de Joliette et celui issu de nos activités bénéfiques, est considéré lors d'une demande d'agrément. L'importance de cette reconnaissance et de cet appui est le signe d'un sentiment d'appartenance institutionnelle.

Les résultats et bilan déposés sont la somme de 90 ans d'existence et d'efforts de la part de bénévoles et de contractuels.



Nous pouvons souligner ici l'œuvre d'un abbé Martin, d'un Mgr Valois, d'un Hector Geoffroy pour ne nommer que quelques pionniers. Les vingt dernières années sous la gouverne de Claire Lépicier Saint-Aubin ont été cruciales pour la professionnalisation du centre d'archives de la société d'histoire. L'agrément, la reconnaissance étatique était peut-être son souhait le plus cher. Elle-même avait déposé une demande lors du dernier appel de dossier par BAnQ.

Le certificat d'agrément qui nous sourit aujourd'hui est adressé à toutes celles et ceux qui ont œuvré et oeuvrent à la Société d'histoire.

Que nous réserve-t-il cet agrément?

L'agrément est renouvelable si les conditions se représentent. Il est porteur d'aide financière de la part de BAnQ en ce que nous pouvions nous inscrire au programme de Soutien aux archives privées 2018-2020 avant le 18 mai dernier. C'est précisément ce que nous avons fait.

Un autre formulaire a donc été complété et envoyé à BAnQ. Il était accompagné d'un document synthèse. Les activités d'acquisition, de traitement et de diffusion ont été comptabilisées afin d'établir un pointage. Bref tout ce que nous accomplissons ensemble et avec les publics, les usagers.

Dans l'attente des résultats de notre demande qui devrait aboutir cet automne, nous collaborons avec notre vis-à-vis à BAnQ pour toutes questions ou ajouts.

Ayons foi dans le beau travail que nous avons accompli ensemble depuis bientôt 90 ans!

Nous vous tiendrons au courant!

Découverte d'un moulin de la colonisation par Guillaume Petit

En 2013 j'ai acheté une maison au bord de la rivière Jean-Venne à Chertsey. Sur le bord de la rivière j'ai remarqué des murs de pierre paraissant anciens et en interrogeant les voisins j'ai appris qu'il s'agissait d'un ancien moulin. J'ai donc commencé à faire des recherches sur l'histoire de ce moulin tout en dégagant peu à peu le site recouvert d'alluvions et de végétation.

Histoire

Lorsque Francis Quinn a arpenté la 5ème concession du canton de Chertsey en 1849 il note dans son carnet que le lot 19 sur la rivière Lafontaine (le nom de la rivière à cette époque) offrait la force suffisante pour y installer un moulin (1). Comme c'est le centre du canton il propose même d'y établir le centre du village.

La première mention du moulin que j'ai trouvée se trouve dans le journal de l'Assemblée Législative de 1857, le moulin a donc été construit entre 1854 quand le chemin du Gouvernement a été ouvert et 1857. Je n'ai pas encore trouvé d'information sur le constructeur du moulin.

Obstacle à l'ouverture d'un chemin depuis Chertsey jusqu'à ce territoire.

Il y a maintenant trois moulins à scie dans Chertsey et un bon moulin à farine qui y a été construit l'an dernier, sur la Rivière Lafontaine.

La colonisation a fait de grands progrès dans Chertsey et dans les townships adjacents ; dans Chertsey surtout, un grand nombre de familles canadiennes se sont établies depuis deux ans ; un bon nombre de maisons ont été construites dans les environs de ce chemin.

Le moulin à farine est au village de Chertsey où un bureau de poste a été établi; et où de Rawdon la malle est transportée tous les samedis.

Tels sont les progrès de ce tout nouvel établissement dans Chertsey, où, dit Mr. S. Kelly, un homme n'aurait pas voulu demeurer il y a quatre ans si on lui eût même donné cinq cents acres de terre auprès du village. Il est inutile de dire que ce beau résultat est dû en plus grande partie à l'ouverture du chemin de Chertsey.

La chapelle construite dans Chertsey est déjà devenue trop petite ; et il est question d'y en construire une nouvelle dans un lieu plus central que celui qu'occupe la chapelle actuelle.

Quant au pont faisant partie de ce chemin sur la Rivière Lafontaine

Extrait du journal de l'Assemblée législative de 1857

Dans le premier recensement de Chertsey fait en 1861 François Mercier est propriétaire de 2 moulins sur le lot 19, il s'agit d'un ensemble de 2 moulins complémentaires. Le moulin à farine rapporte plus que le moulin à scie, \$283 et \$60 respectivement (2). Dans le recensement de 1871 on a plus d'informations. Le propriétaire est toujours François Mercier, le moulin à farine fonctionne 12 mois par année alors que le moulin à scie ne fonctionne que 4 mois, chaque moulin emploie 2 personnes. Le moulin à farine a moulu 2.600 minots de grain des habitants pour \$2.080 et 1.000 quintaux de farine pour \$3.000. Le moulin à scie a rapporté \$750 pour 500 billots et 50.000 planches sciées (3).

Les moulins auraient cessé de fonctionner vers 1930 d'après les anciens de Chertsey.

Les moulins de la colonisation

Pour bâtir une maison il faut des planches et des madriers, pour consommer le grain produit à la ferme il faut pouvoir le moudre. Dans chaque nouveau village de colonisation le premier souci est toujours de construire les moulins, les chemins sont impraticables et il n'est pas question de voyager loin. Dans le village de Chertsey il y avait 4 moulins recensés dès 1861 : 2 moulins doubles (à farine et à scie) et 2 moulins à scie répartis sur le territoire du canton.

Je n'ai pas trouvé de photos de mon moulin mais j'ai retrouvé 2 photos du moulin double qui se trouvait à côté du village actuel sur la rivière Burton qui permettent de se faire une idée de l'aspect d'un moulin rural de cette époque.



Le moulin double de la rivière Burton : un modèle type

Fouilles archéologiques



Deux vues du site avant les fouilles © Guillaume Petit

À l'automne 2017 j'avais du temps libre et j'ai commencé à observer le site plus en détail : les quelques murs de pierre que j'avais observés se sont révélés être beaucoup plus imposants que je ne l'avais imaginé. C'est en regardant les photos de l'autre moulin que j'ai réalisé que je devais chercher depuis le pied de la chute sous le pont jusqu'à très loin en aval tout le long de mon terrain jusqu'à chez mon voisin.



Le premier mur © Guillaume Petit

Donc il y avait un premier réservoir au pied de la chute, on voit encore très bien jusqu'où le niveau de l'eau était amené par la trace de l'érosion le long de la rive. À la hauteur du premier barrage on trouve un premier mur de pierre ancien parfaitement conservé qui semble être un réservoir. Après ce mur j'ai dégagé peu à peu la terre qui s'est accumulée avec les années et je constate que toute la rive a été pavée et aménagée pour former un chenal conduisant à un deuxième bâtiment, un rectangle de pierre qui devait servir de fondation à un des moulins.



Le deuxième bâtiment © Guillaume Petit

En continuant chez mon voisin je vois que la rive est encore aménagée sur une centaine de pieds mais il ne semble pas y avoir de vestiges d'autre bâtiment.

Objets trouvés

En dégagant la terre j'ai trouvé de nombreux objets en métal : fers de hache, limes, clous, couteau, coins, fer à cheval, pesée, fil à plomb, pied de poêle, barrures et pentures, etc.



Objets trouvés © Guillaume Petit

Vous trouverez plus de détails et de photos sur mon site internet (montrealbb.ca/lettre-mon-moulin/) où je tiens un journal de ces fouilles.

Invitation

J'invite les gens qui comme moi sont membre de la Société d'histoire de Joliette – De Lanaudière et que le sujet intéresse à une visite du moulin à l'occasion des Journées de la Culture **dimanche le 30 septembre à 13 h**. J'espère qu'ils pourront m'aider à reconstituer le fonctionnement de ce moulin puisqu'il y avait des moulins semblables dans chaque village de la colonisation. Nous pourrions aussi profiter de l'occasion pour parcourir les rues de l'ancien village Lafontaine, premier centre de Chertsey.

Le nombre de places étant limité par la nature des lieux je vous prie de vous inscrire pour la visite en m'écrivant à info@artisan-web.net

(1) BANQ Carnet C52, Canton de Chertsey / Francis P. Quinn . - 1849-10-01

Cote : E21,S60,SS3,PC52 page 22

(2) http://data2.collectionscanada.gc.ca/1861/jpg/4108795_00022.jpg

http://data2.collectionscanada.gc.ca/1861/jpg/4108795_00023.jpg

(3) http://data2.collectionscanada.ca/1871/jpg/4395461_00280.jpg

Retour sur une randonnée historique enrichissante et conviviale : la partie Est du Vieux-Montréal

par Jean Claude De Guire

Le 4 juin dernier, un groupe de 50 personnes a pris la route de Montréal à bord d'un autocar Gaudreault afin de découvrir ou revoir trois monuments de cet enclos festif qu'est le Vieux-Montréal : l'Hôtel-de-ville, le Musée du château Ramezay et la chapelle Bonsecours avec son musée Marguerite-Bourgeoys. Le groupe avait été au préalable divisé en trois sous-groupes dirigés par Claude Perreault, Denise Bouchard et le soussigné. Malgré une pluie parfois battante, nous avons pu fouler sans heurt le pavé ancien qui liait les sites.



A l'Hôtel-de-ville, la guide Dorothée choisit le majestueux Hall d'honneur orné de pilastres corinthiens pour expliquer au groupe que le marbre des diverses provinces de France qui revêt le sol et les murs et le bronze du lustre central monumental et des lampes torchère de style Louis XVI sis aux angles de la pièce ont été retenus comme matériaux lors de la reconstruction de la structure et du décor intérieur de l'édifice à partir de 1922, suite à un incendie catastrophique qui réduisit à néant un décor en bois datant de la construction de l'édifice érigé entre 1872 et 1878.

La salle du Conseil qui jouxte le Hall est éclairée par quatre vitraux de la maison montréalaise O'Shea. Haute et lumineuse, les visiteurs l'imaginaient cependant plus vaste. Le siège du modérateur des débats fait face aux sièges des élus où nos participants prennent place. Notre guide Dorothée s'attarde aux détails du mobilier et de l'usage des tribunes réservées aux médias et aux consoles informatiques.



Malgré la pluie, notre guide, nous fait voir la nouvelle Place Vauquelin avec son bassin-fontaine et son monument élevé en 1930 à la mémoire de Jean Vauquelin (1728-1772) par Paul-Eugène Bénét (1863-1942). Ce sculpteur Français a laissé sa marque. Son œuvre *Le Poilu victorieux* célébrant la bravoure du soldat de la Première Guerre mondiale tient lieu de cénotaphe dans de nombreux villages en France. Vauquelin est cet officier de marine Français célèbre pour sa bravoure. Il participe aux opérations navales lors du siège de Québec, à la bataille de Sainte-Foy et celle de Neuville. Mais le 17 mai 1760 le navire l'Atalante qui comporte 34 canons et que commande le capitaine Vauquelin est anéanti.



Au dîner, les participants ont pu apprécier le menu du restaurant *L'usine de spaghetti* de la rue Saint-Paul près de la Place Jacques-Cartier.

Pâtes mille façons, jarret d'agneau, pavé de saumon, canard confit : les choix ayant été donnés au préalable, le service s'est déroulé dans le temps prescrit!

La chapelle Bonsecours est par nature accueillante. Le lieu en est un de pèlerinage depuis sa fondation en 1655 par sainte Marguerite Bourgeoys. Incendiée puis

reconstruite, ses murs de 1771 ont reçu à la fin du XIXe siècle la façade actuelle et le décor intérieur. La guide Léonie nous invite à admirer les vitraux de Delphis-Adolphe Beaulieu, le décor de marbre qui couvre les murs depuis le début du XXe siècle et enfin le décor peint en grisaille de la voûte par Frs. – Édouard Meloche, un ensemble tout en nuance de lilas et de gris qui représente la vie de la Vierge.



Puis nous découvrons le musée relatant en figurines miniatures la vie de la sainte, les péripéties de son portrait peint peu après sa mort et l'évolution de la communauté de la Congrégation Notre-Dame.

Enfin nous accédons au sous-sol où des fouilles archéologiques ont mis à jour les fondations de la première chapelle. La guide nous indique également le tracé des pieux en bois de la palissade qui entourait la vieille ville. La magie de l'archéologie opère!

Quant au Musée du château Ramezay, les groupes furent scindés en deux comme prévu afin de faciliter l'accès aux salles.

Après avoir relaté les hauts faits du bâtiment et ceux de Montréal, la guide nous a brossé tout au long de la visite une histoire du Québec de son cru entremêlée des heures marquantes de certains personnages comme Jacques Cartier, Benjamin Franklin, Salaberry, Papineau et Ucal-Henri Dandurand (Voir article ci-dessous sur ce dernier personnage méconnu).



Ainsi nous avons pu aborder ou réentendre l'organisation des maisons longues des amérindiens, les caractéristiques intrinsèques et combien chères au commerce de la fourrure de la peau de nos castors, etc..

Dans la salle dite '*de Nantes*', notre guide nous aide à comprendre le mécanisme des compagnies commerciales sous Colbert ou son roi Louis XIV et particulièrement celle dédiée au développement de la Nouvelle-France : la compagnie française des Indes occidentales. En fait les boiseries d'acajou de la salle - qui seraient attribuées à l'ébéniste Germain Boffrand - sont liées à cette entreprise : elles ont orné le siège social de la compagnie à Nantes sous Louis XV. Installées au majestueux pavillon de la France à l'EXPO 67, elles ne devaient plus quitter le sol québécois grâce à la générosité de la famille Stewart-Macdonald.

Alors que nous avons préparé ce voyage et cette escale à Ramezay avec la volonté d'entendre parler du personnage joliettain que fut le juge Louis-François-Georges Baby (1832-1906) et de voir soulignés parmi les artefacts exposés ceux offerts par ce grand collectionneur, la coordonnatrice du musée n'avait malheureusement pas pris en considération nos exigences. Pourtant, le juge Baby est grandement lié à la sauvegarde et à la muséification du château Ramezay via son implication à la Société d'archéologie et de numismatique de Montréal. Les cartels de plusieurs artefacts témoignent de cette générosité. (Voir article ci-dessous sur notre juge méritoire).

Hormis ce raté et au dire des participants s'étant exprimés sur le sujet, la journée fut un franc succès! N'hésitez pas à nous faire part de vos suggestions de visites pour nos prochains voyages. A bientôt!

Une fortune en immobilier et une passion pour les voitures motorisées: Ucal-Henri Dandurand

par Jean Claude De Guire

Notre visite au Musée du Château Ramezay nous a fait voir des artefacts uniques pour l'histoire de Montréal et celle du Québec. Elle nous a permis de rencontrer des personnages épatants voire exubérants mais qui sont trop souvent escamotés par les guides lors des visites. Il en va de la première voiture licenciée au Québec le 10 mai 1906, la rouge et pimpante **De Dion Bouton**, entrée au Musée autour de 1910 et surtout de son propriétaire, **Ucal-Henri Dandurand**.

Parce que ce dernier était un de mes grands-oncles maternels et que sa biographie m'est connue, j'ai pensé la partager ici et l'illustrer de beaux clichés extraits entre autre de l'album familial.

Comme vous le constaterez, ce récit est intéressant, parce qu'il relate une réussite sociale chez les Canadiens-français catholiques du temps et qu'il témoigne de la créativité d'un esprit visionnaire, celle d'un entrepreneur.



Ucal-Henri Dandurand est né le 16 octobre 1866 près de Saint-Jean-d'Iberville, du couple formé d'Anthime Dandurand et de Rose Phillips. Celle-ci étant d'ascendance écossaise, la famille est bilingue, ce qui sera à l'avantage pour notre personnage.

D'extraction relativement modeste, Ucal-Henri a deux sœurs : Séphora et Léa. Si cette dernière devint religieuse, Séphora (1857-1935) épouse Joseph Vanier.

Ce nid familial sera fécond en personnalités de l'histoire québécoise comme nous le verrons par le jeu des alliances.

Ci-contre : *Ucal-Henri Dandurand en 1892*

© Jean Claude De Guire

Un réseau social qui ne peut nuire encore une fois à l'ascension d'Ucal-Henri Dandurand, laquelle sera prétexte à sa passion incroyable pour les automobiles et tout ce que la terre peut compter à l'époque en termes d'engins motorisés!

Ucal-Henri ne fit pas d'études au-delà une scolarité de base. On le retrouve chef de famille très jeune alors qu'orphelin de père à onze ans, il travaille au journal *Montreal Star* et aide au maintien de la famille. Il habite alors le petit village agricole qu'est Verdun non loin de Saint-Henri les Tanneries.

C'est à Saint-Henri qu'il fait la connaissance d'une jolie jeune fille vertueuse, légèrement potelée, finement éduquée en pension au couvent des sœurs de la Congrégation Notre-Dame - *Villa-Maria* - et issue d'une famille bourgeoise de cette ville. Il s'agit de Blanche Taillefer (1869-1932), la sœur aînée de ma grand-mère Rita (1885-1964).



Le jeune Ucal-Henri aime parler politique et affaires avec le père de Blanche, Napoléon Taillefer, un commerçant prospère, dont le père Jérémie avait été éclaireur de Jean-Olivier Chénier à la bataille de Saint-Eustache. C'est ainsi que le 18 novembre 1890, en l'église de Saint-Henri (démolie en 1971), Ucal-Henri épouse Blanche Taillefer.

Bien que résident de Verdun, le jeune homme ouvre peu de temps après son mariage un commerce de vêtements pour homme sur la Côte du Beaver Hall à Montréal.

Ci-contre *Blanche Taillefer en 1889*

© Jean Claude De Guire

A Verdun, tout reste à construire et développer. Ucal-Henri s'y fera la main! Dès 1890, pour désenclaver le village, notre homme participe à la modernisation des infrastructures et élabore la venue d'une ligne de tramways électriques. En 1896, il est élu conseiller.

Il rencontre en 1898 Wilfrid Laurier pour favoriser un pont dans l'axe de la rue Atwater.

Travaux publics, traitement des eaux et construction des routes le passionnent! Les égoûts arrivent à Verdun enfin! Dandurand est déjà un artisan du mécanisme de lotissement des terres. A la fin du siècle, il possède déjà cinq maisons! Il acquiert aussi pour 600\$ sa première voiture à vapeur : la Waltham steamer.



Son nom est rattaché à la création de la paroisse Notre-Dame des Sept douleurs où sera nommé un curé d'origine acadienne, natif de Saint-Liguori, Joseph-Arsène Richard.

Mais en 1901, la résidence verdunoise d'Ucal-Henri et de Blanche appelée 'Villa des Quatre-Vents' est rasée par un incendie.

Alors, possiblement mené par d'autres ambitions, Ucal-Henri déménage une première fois à Montréal sur la rue Sherbrooke ouest, près de Saint-Urbain.

Ci-contre Ucal-Henri et Blanche à bord de la Waltham Steamer devant la Villa des Quatre-Vents

© Jean Claude De Guire



En 1899, Ucal-Henri installe au Queen's Park du boulevard LaSalle à Verdun un train miniature mené par une locomotive à vapeur. Il souhaite vendre des modèles de ce train qui fait la joie des enfants au Québec et au Canada. © Jean Claude De Guire

L'expérience verdunoise en politique de mon grand-oncle lui permet de comprendre la spéculation foncière, l'expropriation et l'importance de l'essor industriel dans l'île de Montréal au tournant du XXe siècle. De plus, comme avait su le démontrer mon cousin journaliste à La Presse Gilles Gariépy par ses recherches sur un grand-père trop méconnu, Ucal-Henri avait côtoyé les gens d'affaires de la classe anglophone comme ceux du Canadien Pacifique et ce faisant, il s'était lié avec Sir Herbert Holt, qui deviendra promoteur et conseiller municipal à Montréal.



C'est ainsi qu'en 1901, le Canadien Pacifique, qui souhaitait acquérir des lots dans l'Est de Montréal pour développer l'usine de construction de wagons que seront les Ateliers Angus, en vint à mandater Holt et Dandurand pour assurer le succès de la transaction du point de vue immobilier, financier mais aussi celui de la politique municipale.

Le lieu de travail Usines Angus allait profiter à des milliers de travailleurs. Celui que l'on nomme dorénavant U.H. Dandurand et son partenaire Herbert Holt eurent le réflexe d'acquérir les terres avoisinantes de l'usine neuve, d'y aménager les infrastructures comme les égouts et de les lotir.

Ci-dessus *Ucal-Henri et Blanche en 1897* © Jean Claude De Guire

Quelque 2 500 terrains pour l'érection de bâtiments seront ainsi vendus!

Afin de mieux véhiculer ses clients sur les lots, U.H. Dandurand acquiert en 1903 ce qui sera sa cinquième voiture et de loin sa plus célèbre, une petite française : la De Dion Bouton rouge pimpante, modèle *Phaeton* pour 1 500\$.

Comme le disait mon cousin Gilles Gariépy, il s'agissait de sa préférée. Elle entra en 1910 au Musée du Château Ramezay. Elle possède un moteur monocylindrique à

essence six chevaux. Placé à l'arrière, le moteur était refroidi à l'eau. Plaquée Q1, ce fut la première voiture licenciée au Québec. C'est l'engin que vous avez pu voir lors de notre excursion du 4 juin si vous étiez de la partie!

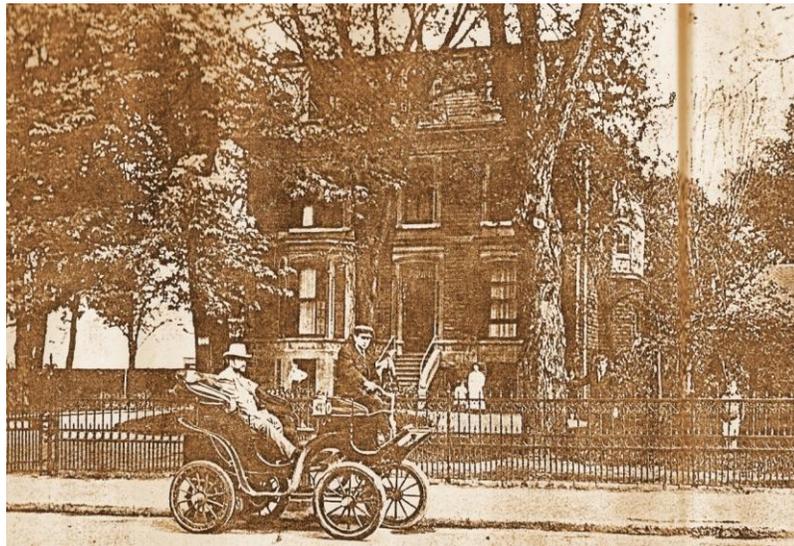


En 1905, le village de Rosemont naissait. Vous aurez à présent compris qu'Ucal-Henri Dandurand eut le loisir de choisir lui-même ce nom composé de *Rose-Mont* afin de perpétuer le souvenir de sa mère, Rose Phillips. Victime de son succès, Rosemont est annexé en 1910 à la ville centre. Le territoire est aujourd'hui empreint de la mémoire de ces transactions de par la rue Dandurand et la rue Holt qui le traversent.

Ci-dessus Ucal-Henri Dandurand au volant de sa
De Dion-Bouton face au Carré Viger © Jean Claude De Guire

Cette entreprise visionnaire qui permit à notre personnage d'accumuler son premier million avant même la Première Guerre mondiale, sera le début de la spéculation immobilière pour U.H. Dandurand sur l'île de Montréal, et cela d'est en ouest et du nord au sud. Partout sur l'île son nom est accolé au développement immobilier.

La fortune lui souriant, dès 1904, U.-Henri Dandurand emménage avec les siens dans les limites du *Golden Square Miles* ou le Mille-Doré, sur la rue Dorchester. C'est à cette époque qu'il se présente aux élections fédérales dans Jacques-Cartier mais il est défait.



La demeure Bell-Dandurand construite en 1871 en pierres grises dites *de Montréal* est de style Second Empire. Des fenêtres à l'arrière, on aperçoit au loin le fleuve. Face à la résidence familiale, on retrouve la maison Shaughnessy qui accueille aujourd'hui le Centre canadien d'architecture. La photographie ci-dessus nous montre la demeure de la rue Dorchester devant laquelle pose fièrement Ucal-Henri Dandurand et son chauffeur à bord de ce qui sera sa deuxième voiture automobile de type électrique : une *Ryker* américaine. La maison sera démolie en 1981 malgré les représentations judiciaires d'*Héritage Montréal* pour cause de sa valeur patrimoniale.

De Verdun au Golden Square Miles, le couple Ucal -Henri et Blanche eut une progéniture importante parmi laquelle nous retrouvons étonnamment deux couples de jumeaux:

Rose-Blanche (1891-1892), Henri (1893-1970), Hector (1895-1960), Edgar (1895-1915), Paul (1897-1898), Agathe Emma Pauline (1899-1900), Gérard (1901-1956), Gérardine (1903-1960), Georges (1905-1975), Édouard (1905-1917), Thérèse (1908-1968).

Blanche Taillefer Dandurand s'est investie sa vie durant au sein de sa communauté. Elle le fit avec constance comme l'avait fait avant elle sa propre mère Emma Giroux Taillefer à Saint-Henri.

Blanche prend part aux milles mondanités d'usage des grandes dames du temps, comme les bals ou encore les réceptions comme par exemple l'organisation en 1908 d'un spectacle en l'honneur du Gouverneur-général Lord Grey au théâtre *Her Majesty's* dans le cadre des Fêtes du Tricentenaire de Québec, un événement où elle demande à sa sœur Rita ma grand-mère de diriger un élégant menuet.

Mais avant tout, sa ferveur religieuse l'y oblige peut-être, Blanche préside et organise ce qui était convenu d'appeler plusieurs œuvres de charités.

A titre d'exemple, elle préside la Crèche de la miséricorde pour les filles-mères (pour laquelle elle fonde l'œuvre du Petit bas de Noël), l'Institut des sourdes-muettes, l'Institut de Nazareth. Elle préside également les activités de l'hôpital du Sacré-Cœur, celles de l'hôpital des Sœurs-Grises pour les orphelins, de la Saint-Vincent-de-Paul et elle œuvre particulièrement pour l'Aide à la femme au travail.

En 1912, Ucal-Henri et Blanche emménagent rue Sherbrooke dans ce qui sera leur plus somptueuse résidence et qui deviendra par la suite un club privé pour gentilhommes de 1926 à 1979 : le *Club Canadien*. Une résidence d'une trentaine de pièces sise au cœur de la ville.



Blanche Taillefer Dandurand en 1915

© Jean Claude De Guire



Rita Taillefer Perrault en 1908

© Jean Claude De Guire

La maison Dubuc-Dandurand conçue par l'architecte du Monument national, Alphonse Raza, existe toujours, un peu à l'est de la rue Saint-Denis. Elle est classée au patrimoine. Avec sa haute tourelle d'angle en façade évoquant les châteaux de la Renaissance française, son porche roman à colonnes et ses nombreuses fenêtres en saillie, elle est aujourd'hui le reflet du prestige passé de la rue Sherbrooke.



Construite vers 1895 pour un contracteur du Montréal moderne naissant, la résidence contenait cinq salons, une pièce de musique, une salle de jouets et une chapelle privée de style gothique.

Maison Dubuc-Dandurand : salon en stuc et mobilier Louis XVI

© Jean Claude De Guire



Les Dandurand y réservaient un siège à la table de la salle à manger pour monseigneur Paul Bruchési. Lors du Congrès eucharistique international de Montréal en 1910, on y logea certains prélats.

Si le garage à l'arrière contenait des voitures rutilantes comme une Pierce Arrow, la famille utilisait les jours de célébrations une calèche laquée noire au monogramme *UHD*, tirée par quatre chevaux blancs et menée par deux cochers en haut de forme et livrée aux couleurs rouge sombre et gris. Cendrillon n'était pas très loin...

Dessin Maison Dubuc-Dandurand



U.H. Dandurand et son fils Henri conduisant dans sa Renault 20 CV le cardinal Vincenzo Vanutelli et Mgr Bruchési en 1910 lors du Congrès Eucharistique

© Jean Claude De Guire

En 1913, U.H. Dandurand fera construire, angle Saint-Denis et Sainte-Catherine, non loin de sa résidence de la rue Sherbrooke, la première tour à bureaux dans l'est de la ville. Ce sera son propre quartier général : l'édifice Dandurand. L'architecture de l'immeuble de dix étages est signée Ross et Mac Farlane.



U.H. Dandurand en 1915 © Gilles Gariépy

Édifice Dandurand © Jean Claude De Guire

Le lieu choisi est alors stratégique pour les affaires en plein cœur du quartier latin. L'édifice, toujours en fonction, fait face alors à l'université et à l'église Saint-Jacques.

En 1912, considérant que son épouse et ses nombreux enfants passent leurs étés au manoir familial de Rosemère puis à la Villa des *Mille-Fleurs* à Saint-Jean-d'Iberville, U.H Dandurand fait construire ni plus ni moins qu'un grand véhicule motorisé, ressemblant à un wagon de chemin de fer. Ce sera l'aventure du *Pullman*.

D'environ 30 pieds de long, le véhicule pouvait recevoir 26 personnes assises ou 12 couchées selon mon cousin Gilles Gariépy.

Électrifié, muni d'une toilette et d'une cuisinette, le Pullman était meublé de sièges de bois de rose et draperies de velours gaufré.

Il faisait sensation auprès des habitants de la Côte-Vertu lorsque Blanche allait visiter sa sœur Alice qui y possédait une propriété.



Visite du Maréchal Joffre en mai 1917 © Jean Claude De Guire

En mai 1917, U.H. Dandurand et son fils Hector accueillent à la sortie de la gare Windsor le maréchal de France Joseph Joffre (1852-1931) figure de la Grande guerre. Ils le conduisent à travers la ville accompagné du maire de Montréal Médéric Martin. Le Maréchal est en Amérique en mission diplomatique : il cherche à convaincre le Président américain Thomas Woodrow Wilson d'envoyer ses troupes au Front.

En 1920, la famille Dandurand emménagea presque définitivement à la Villa *Mille-Fleurs* à Iberville, une maison exquise qui existe toujours avec sa pergola en bordure du Richelieu. A la ville, la famille ne conserva qu'une propriété urbaine sur Côte-Sainte-Catherine à Outremont.

C'est là que Blanche mourut à 62 ans d'une brève maladie et entourée des siens. Ses funérailles eurent lieu à Saint-Viateur-d'Outremont.



Ucal-Henri pour sa part, bien qu'atteint au cœur par la perte soudaine de son épouse et financièrement affecté comme tout le milieu financier par le krach de 1929, il put tout de même poursuivre des activités lucratives dans le domaine immobilier, notamment à Ahuntsic et à ville Saint-Laurent.

Fort de cette renaissance financière, il acquit sa dernière propriété rue Elm à Westmount en 1935 et y décéda en 1941. Ses funérailles eurent lieu à Saint-Léon-de-Westmount.

Ci-contre *Blanche Taillefer Dandurand en 1927*
© Jean Claude De Guire

En terminant, et sans préjudice aux talents et qualités intrinsèques de nos protagonistes, ajoutons qu'Ucal-Henri Dandurand et Blanche Taillefer bénéficièrent d'un entourage familial politique et intellectuel propice au réseautage social.



Guy Vanier © AVM

Tout d'abord Séphora Dandurand (la tante d'Ucal-Henri) et Joseph Vanier sont les parents de Guy Vanier, qui fut professeur à la faculté des sciences sociales de l'Université de Montréal et qui siégea à ce titre à l'hôtel-de-ville de Montréal. Il occupa le poste de président de la Banque d'épargne de la Cité et du district de Montréal pendant 20 ans et celui de vice-président de la corporation de gaz naturel du Québec. Homme d'action attaché à ses convictions religieuses et son milieu, il est entre autre président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, du mouvement Belgique-Canada et représentant canadien au Congrès des Nations américaines à Paris en 1937.

Le cousin germain de Guy Vanier est Georges Philias Vanier (1888-1967) qui fut le premier canadien-français à accepter le poste de Gouverneur-général du Canada, poste qu'il occupa de 1959 à 1967. Son fils Jean Vanier est bien connu pour l'intensité et la ferveur de sa littérature chrétienne et une fondation qu'il mit sur pied pour accueillir et rassembler des personnes avec et sans déficience intellectuelle : L'Arche.

Cette fondation a d'ailleurs pignon sur rue depuis 15 ans à Joliette et nous y connaissons le dévouement de notre membre, monsieur Pierre Vincent.

Mais le sérail familial d'Ucal-Henri Dandurand ne s'arrête pas là! Le frère de son père Anthime est Œdipe Dandurand qui fut le père de Raoul Dandurand (1861-1942). Ce cousin germain d'Ucal-Henri est homme de loi, puis un sénateur libéral nommé par Wilfrid Laurier et président de ce même sénat de 1905 à 1909. Il avait épousé l'auteure et militante féministe Joséphine Marchand, la fille du premier ministre du Québec Félix-Gabriel Marchand.



Mais si le nom de Raoul Dandurand est rattaché depuis 1996 à la Chaire d'analyse et de diffusion en études stratégiques et diplomatiques à l'Université du Québec à Montréal, institution animée par des chercheurs présents à Radio-Canada comme Charles-Philippe David ou John Parisella, c'est pour cause du souvenir de sa prédominance dans les rapports entre la France et le Canada et sa participation dans la consolidation d'un système international pour la paix mondiale né du Traité de Versailles de 1919, la Société des Nations (SDN), un organisme devenu l'ancêtre de l'ONU.

Ci-contre Raoul Dandurand © AVM

Après avoir été président du Comité France-Amérique à Montréal, **Raoul Dandurand** devint en effet président de l'Assemblée générale de la Société des Nations de 1925 à 1926.

L'Honorable Louis-Georges Baby, 2^e maire de Joliette par Claude Perreault

Dans le cadre de notre voyage du 4 juin dernier, nous avons demandé à la coordonnatrice du Musée du Château Ramezay de souligner au moment des visites l'apport important d'un homme qui fit partie intégrante de l'histoire de Joliette et au sujet duquel notre centre d'archives conserve une documentation intéressante : le juge Louis-Georges Baby. Malheureusement notre demande n'a pas été prise en considération. Afin de pallier à cet impair, notre président Claude Perreault rappelle ici la biographie du personnage.



Louis-Georges Baby est né le 28 août 1832 à Montréal. Il est le fils du notaire Joseph Baby et de Caroline Guy. Son ancêtre, Jacques BABIE était originaire de Marmande dans le sud-ouest de la France (Lot-et-Garonne); il arriva en Nouvelle-France en septembre 1665 au titre de sergent de la compagnie de Saint-Ours, dans le régiment de Carignan. Il eut une descendance prolifique dont plusieurs firent carrières dans les armes, la fonction publique, le commerce et le droit.

François Baby, le grand-père de Louis-Georges, était commerçant de fourrures à Montréal; il a participé à la Guerre de la Conquête où il fut fait prisonnier et emmené en Angleterre. Libéré, il entre en France et revient au Québec en 1763. En 1775, il participe à la défense de Québec lors du siège de la ville par les révolutionnaires américains. Il soutiendra les propositions de Guy Carleton (Lord Dorchester) qui se traduiront par l'adoption de l'Acte de Québec, en 1774. Il sera nommé membre du Conseil législatif en 1778.

Le père de Louis-Georges Baby était le cousin de Marie-Charlotte de Lanaudière et possédait une résidence d'été au village d'Industrie. C'est ce qui amènera Louis-Georges à venir compléter ses études classiques au Collège de Joliette (1847-1851). Il se fait remarquer lors de son discours de fin d'année, en 1850, où il fait le panégyrique de l'Honorable Barthélemy Joliette, celui qui lui a donné l'hospitalité au cours de ses études.



La maison du juge Baby s'élevait jadis sur le site actuel de l'hôtel de ville de Joliette

C'est à cette période qu'il choisit la devise qui l'inspirera toute sa vie : « MON DIEU, MA PATRIE, MON DEVOIR ». En 1851, il est admis à la faculté de droit de l'Université Laval et devient membre du barreau en 1857. Durant ses études, il travaille au bureau du Procureur du Canada-Est et devient parfait bilingue.

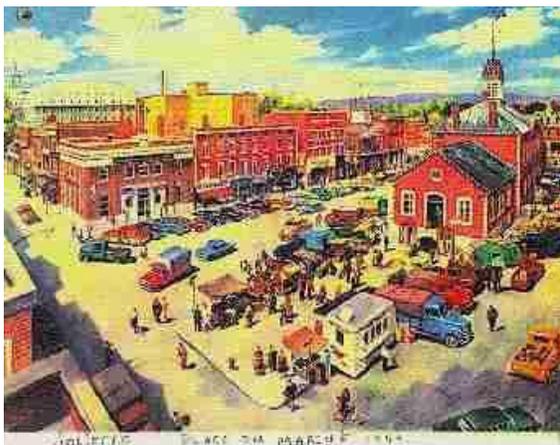
1. Son intérêt pour l'histoire

Dès 1857, Louis Georges Baby devient membre de la « Naturel History Society » et il contribue à la fondation de l'Institut canadien-français de Montréal. En 1858, avec Jacques Viger et l'abbé Hospice A. Verreau, il fonde la Société d'histoire de Montréal qu'il présidera de 1901 à 1906. À Joliette, il présidera l'Institut d'artisanat et association de bibliothèque du village d'Industrie. Puis membre de la Société de numismatique et d'archéologie de Montréal qu'il présidera de 1884 à 1906, il convainc, en 1905, Montréal de faire l'acquisition du château Ramezay pour en faire un musée, le plus ancien musée d'histoire privé du Québec.

Il légua des centaines d'ouvrages sur l'histoire du Canada et plus de 20 000 documents d'archives à la succursale de l'Université Laval devenue depuis, l'Université de Montréal. Cette documentation traite des 18^e et 19^e siècles et comprend des lettres provenant des familles Baby, Guy, de Lanaudière, La Corne, Salaberry, Le Sage, et Saint-Georges-Dupré ainsi qu'une importante correspondance avec Roland-Napoléon Bonaparte, des amis, des membres de sa famille et des Joliettains. Il légua au Collège de Joliette une collection de médailles et de monnaie du Canada.

2. Baby, au village d'Industrie

Baby exerce sa profession d'avocat dans le cabinet de Drummund à Montréal. Mais des ennuis de santé l'amènent, vers 1860, à s'installer au village d'Industrie où l'air est pur et la vie moins trépidante. Il s'associe alors au sénateur Louis-Auguste Olivier puis par la suite à Lewis Arthur Mc Conville. À l'époque le village d'Industrie est en pleine expansion. Le 15 octobre 1863, une loi du Parlement crée la Ville de Joliette et prévoit la création d'un conseil composé de 7 échevins élus présidé par un maire nommé par ces derniers.



Le marché Bonsecours

En janvier 1864, les membres du conseil désignent Gaspard de Lanaudière, neveu de Barthélemy Joliette, maire de la nouvelle ville alors que Louis-Georges Baby est nommé pro-maire. Baby participe à la mise en place des règlements municipaux essentiels au bon fonctionnement de la ville. Puis en 1872, il devient le 2^e maire de la Ville de Joliette. Il parrainera la construction du marché Bonsecours qui sera inauguré en 1874. Le 28 juillet 1873, il épousa à Joliette, sa cousine, M.-Hélène-Adélaïde Berthelet de Montréal.

3. Baby, député conservateur

En 1867, Georges-Étienne Cartier convainc Louis-Georges Baby de se porter candidat pour représenter la circonscription de Joliette à la Chambre des Communes. Il est battu par le libéral François-Benjamin Godin. En 1872, il se présente à nouveau et cette fois, il est élu sans opposition. Il représentera cette circonscription jusqu'en 1880. Il s'opposera au projet de création de la Cour suprême craignant que cette instance empiète sur les droits des provinces et que les juges, par ignorance interprètent mal le droit civil français et les us et coutumes propres à chaque province. Il s'est fait le défenseur des droits des minorités en réclamant en 1875 que les catholiques du Nouveau-Brunswick jouissent des mêmes droits scolaires que ceux dont jouissent les protestants du Québec et de l'Ontario. En 1878, il réclame l'amnistie pour les Métis de la Rivière Rouge. En 1878, John-A. Macdonald le nomme ministre du Revenu de l'intérieur et membre du Conseil privé. Les problèmes de nature technique et administrative de ce département ne suscitent guère son enthousiasme de sorte qu'il décide de se retirer de ce département et de démissionner de son poste de député le 28 octobre 1880. C'est Arthur McConville qui lui succèdera.

4. Baby, juge

Au lendemain de sa démission au poste de député de Joliette, il est nommé juge puîné de la Cour supérieure du district de Trois-Rivières. Mais il ne siègera jamais à cette cour car il devient juge suppléant à la cour du banc de la reine où il sera nommé officiellement le 29 avril 1881. Ses nouvelles fonctions l'amène à s'établir à Montréal.

5. La question des biens des Jésuites

À cause de son titre et de sa vaste culture, Honoré Mercier fait appel à lui pour régler la litigieuse question des biens de Jésuites. Sous le régime français, les Jésuites avaient reçu des propriétés considérables pour subvenir aux besoins de leurs missions. Or au lendemain de la Conquête, la Couronne britannique s'empare de ces biens. En 1831, Londres remet ces biens au gouvernement du Bas-Canada. Les évêques réclament sans succès la propriété du patrimoine des Jésuites. Revenus au Bas-Canada en 1842, les Jésuites sont autorisés par Rome, en 1871, à négocier un règlement avec le gouvernement du Québec. Alexandre Taschereau intervient et affirme que les revenus de ces propriétés devraient être partagés entre les écoles catholiques plutôt que d'être remis aux Jésuites qui souhaitent établir une université à Montréal pour concurrencer l'Université Laval. Honoré Mercier demande à Léon XIII d'arbitrer le conflit et délègue, en 1888, Louis-Georges Baby à Rome pour négocier une entente sur cette question.

À son retour au pays, l'Assemblée législative du Québec adopte l'acte relatif au règlement de la question des biens des Jésuites lequel comprend le règlement financier suivant :

- Les Jésuites recevront 160 000 \$ contre l'abandon de toute réclamation;
- L'Université Laval recevra 140 000 \$ pour ouvrir une succursale à Montréal;
- des diocèses désignés se partageront 100 000 \$;
- Les institutions protestantes d'éducation supérieure recevront 60 000 \$.

L'ordre d'Orange de l'Ontario tente vainement de faire désavouer la loi québécoise. En 1889, Baby est fait Grand-Croix de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand par Léon XIII.

Le juge Baby décède à Montréal le 13 mai 1906 et ses funérailles furent célébrées à Montréal puis à la cathédrale de Joliette, le 17 mai 1906. Il sera inhumé au cimetière de Joliette.

Notre photo-mystère pour cet été nous conduit en pleine campagne



Merci de nous adresser vos réponses! shilanaudiere@videotron.ca

Bon été! Bonne lecture!